[Legal]
F126 3. 205.70
20570
Case
FRC
12302

LES MALHEURS DE LA RÉVOLUTION,

POÈME

EN UN CHANT.

LES MALHEURS DE LA RÉVOLUTION,

POÈME

EN UN CHANT,

DÉDIÉ AUX AMIS DE LA PAIX;

SUIVI D'UN

PRÉCIS HISTORIQUE

SUR L'ORIGINE ET L'UTILITÉ

DES PERRUQUES.

PAR M. LEGAL.

DE L'IMPRIMERIE DE J.-F. FERRAND FILS.

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR.

Lorsqu'au mois de février dernier j'obtins la permission de faire imprimer ce petit Ouvrage, je n'avais point l'intention de le publier; c'était pour mon seul agrément et pour le soumettre à quelques personnes de ma connaissance. J'appris que des malveillans, qui n'en connaissaient pas le contenu, avaient cherché à le dénaturer, en le peignant sous les couleurs les plus noires; ce qui m'a forcé de rendre public un objet si peu digne de fixer l'attention. Je réclame l'indulgence des personnes qui voudront bien me faire l'honneur de le lire. J'ai toujours été l'ami de l'ordre, et ma seule pensée est pour le bonheur de mon pays : en obéissant aux Lois qui sont dictées par la sagesse de l'auguste Monarque qui nous gouverne, plaindre les victimes qui périssent par le malheur des révolutions, est un sentiment moral qui doit exister dans l'âme de tout homme sensible. Quel est celui qui peut voir de sang froid égorger son semblable pour une différence d'opinion, lorsqu'il ne l'a point manifestée de manière à troubler l'ordre public ? J'aime ces belles paroles de M. de Montesquieu : *La clémence est la qualité distinctive des Monarques, elle nous fait aimer leurs actions généreuses.* Mon but est d'entretenir cette vertu sublime, qui nous porte à compâtir aux malheurs de nos semblables ! Trop heureux si je pouvais l'imprimer dans le cœur de tous les Français ! La compassion n'est-elle pas le plus beau sentiment que la nature a mis dans notre âme : c'est celle qui nous rapproche davantage de la Divinité, et c'est peut-être la première et la plus douce jouissance du cœur : malheur aux entrailles d'airain que la peine d'autrui ne peut émouvoir !

Je ne serai sans doute pas du goût de tout le monde. Quand on se consacre aux pénibles devoirs d'écrire en public, il faut avoir sondé d'avance la force de son âme; il faut pouvoir être assuré de soutenir avec fermeté tous les assauts des événemens.

PRÉFACE.

MESSIEURS,

LE petit Poème que j'ai l'honneur de vous présenter, n'est point une vaine fiction ; mais l'exposé des faits notoires et véridiques qui se sont passés sous nos yeux ; trop heureux si ce faible essai de mes forces peut vous être agréable, et s'il peut servir d'exemple à la postérité. Faire connaître les malheurs des révolutions, c'est servir la cause des Monarques et celle de l'humanité.

Si j'ai essayé de tracer le tableau des malheurs de la guerre, mon intention n'est pas de dire qu'elle est inévitable. Il est des événemens dont toute la prévoyance humaine ne saurait se garantir, et ces malheurs, nous devons les attribuer aux différentes Nations qui nous ont tour-à-tour provoqué, et qui sans le génie du grand Homme qui sauva la France de la plus cruelle anarchie, l'aurait infailliblement plongée dans la ser-

vitude. Mais si la guerre est nécessaire pour soutenir l'honneur national, je désirerais que cet élan sublime et généreux ne serve qu'à la défense de son pays.

La gloire a toujours plu aux Français, et cet honneur, auquel la Nation doit tant d'actions éclatantes, s'est agrandi sous la conduite du Héros qui nous a tant de fois conduits à la victoire : jetter de l'éclat sur son nom, mériter un signe qui le décorât au milieu de la société, a paru la seule récompense digne du courage.

J'ai long-tems hésité à entreprendre un sujet que demanderaient les lumières de l'homme le plus expérimenté ; ma voix est faible, mais elle est l'organe de mes sentimens. Vous, MESSIEURS, qui me faites l'honneur de m'entendre, qui possédez ce tact fin et délicat du discernement ; qui puisez dans un immense océan les sciences que vous avez acquises, j'ai la présomption de croire que vous aurez quelqu'indulgence pour un homme qui n'a point la manie de vouloir s'illustrer, qui écrit dans les instans qu'il sacrifie à sa récréation : chacun l'emploie de telle manière qu'il lui convient. Nous naissons tous susceptibles de diverses affections ; mais nous serions très-malheureux, si nous n'avions pas la force de résister à quelqu'une de ces affections, lorsqu'elles sont nui-

sibles ou contraires à nos intérêts. Qu'il est doux, lorsqu'on a rempli les devoirs de sa journée, de pouvoir dire : je m'occupe à quelque chose qui peut ne pas être tout-à-fait inutile ; je désire que ceux qui me liront éprouvent les sensations agréables que j'ai ressenti en écrivant ces vers. Graves aristarques, ah ! laissez-moi cette douce jouissance !

L'ignorance de certaines personnes nomme extravagant l'homme qui, né dans une classe obscure, cherche à s'élever au-dessus de la sphère étroite dans laquelle le sort l'a placé, en s'occupant d'objets qui sont étrangers à sa profession ; on est surpris d'y rencontrer des idées au-dessus de son état ; il est vrai qu'il est rare d'y trouver une science approfondie, ayant à lutter contre les coups du sort et de l'adversité ; ses idées ne peuvent s'étendre aussi largement, néanmoins il peut quelquefois en sortir des étincelles de lumières. Si la nature m'avait doué d'une heureuse intelligence, si le sort m'eût été assez favorable pour me lancer dans la carrière des lettres, quelle volupté de pouvoir dire : j'ai été utile à quelque chose ; j'ai marché sur les traces des Grands Hommes qui ont enrichi leur pays de leurs bienfaisantes productions.

Les lettres sont pour l'homme une passion invin-

cible qui l'entraîne malgré lui ; c'est un champ fertile où il apperçoit de tous côtés la sphère de son bonheur ; et dans l'ivresse de ses méditations, à l'ombre de la nuit, il se dérobe au sommeil à la lueur d'un flambeau ; là il éprouve une douce jouissance. On a vu Corneille, dans l'enthousiasme de ses idées, se trouver au lever de l'aurore sans s'en appercevoir ; Archimède, occupé à résoudre un problême, n'apperçoit pas la main qui va l'assassiner. Voilà le charme invincible et profond qui retient dans ses chaînes invisibles. Est-il un plaisir plus vif que celui qu'inspire le sentiment du beau dans ses sublimes méditations ; le souffle inspirateur se répand dans notre âme, un frémissement délicieux coule dans nos veines, l'enthousiasme nous saisit sur des aîles de feu, et l'esprit s'élance au-delà du ravissement : l'homme qui occupe son imagination se trouve, dans son malheureux destin, au-dessus de ses revers, et même il les oublie ; il oublie même la calomnie que l'envie peut diriger contre lui ; et que peut son poison dangereux contre celui dont la conscience est pure ? n'a-t-il pas la voix intérieure de son cœur ? S'il est quelquefois persécuté : qui ne l'est pas ! échapperait-il, dans l'obscurité, à la haine ? Non, l'homme dans la poussière trouve encore des insectes qui le

tourmentent ! La calomnie est l'instrument de la haine, et cette haine est souvent occasionnée par la jalousie. La nature n'a pu nous sauver des peines inévitables attachées à l'espèce humaine ; mais elle a donné à certaines personnes une âme honnête et sensible, la faculté d'analyser, d'être saisi de respect et d'admiration pour la vertu. Voilà la première jouissance de l'âme ; le bonheur est l'ouvrage de la raison, la facilité de pouvoir maîtriser ses désirs. Quelle différence de l'homme qui traîne dans les lieux publics le spectre hideux de l'ennui, ce poison rongeur de l'âme qui le poursuit partout, même au sein de l'opulence, état cruel qui, sans avoir les traits aigus de la douleur, lui fait presque haïr son existence.

L'homme de lettres a le secret de chasser ce monstre ténébreux ; sa longue carrière n'est pour lui qu'un songe : il tombe, sans s'en appercevoir, dans les bras de la mort. Ovide, exilé dans les déserts de la Scythie, ne s'apperçoit pas qu'il est dans un pays sauvage : il épanche sa douleur dans ses vers éloquens.

O amour de la poésie ! que n'enflammes-tu tous les cœurs ! Tu serais un préservatif contre l'ennui, un abri pour le malheur et un écueil contre tous les vices qui désolent la société !

J'ai retracé des souvenirs bien amers dans quelques fragmens sur *les Malheurs de la Révolution.* J'espère qu'il se trouvera des hommes célèbres qui traiteront ce sujet avec toute la dignité qu'il mérite. Je ne puis mettre mes faibles vers en comparaison de ceux de M. Delille, qui a traité ce sujet dans son Poème de *la Pitié.* Désirant faire un sujet nouveau, j'ai évité le plus qu'il m'a été possible de me rencontrer dans les mêmes idées : c'est pourquoi j'ai passé rapidement sur la scène qu'il a traitée.

L'Auteur de ce petit Poème n'est point homme de lettres ; il exerce la profession de coîffeur : c'est pourquoi il a placé à la fin de ce petit Ouvrage une notice analogue à son état.

LES MALHEURS

DE LA RÉVOLUTION.

POÈME.

Ma Muse va chanter ce moment déplorable
Où nous gémissions sous un joug effroyable ;
Génie inspirateur, Pindare, Despréaux,
Répands sur mon esprit le feu de tes pinceaux,
Afin qu'au monde entier ma voix se fasse entendre ;
Qu'il frémisse aux horreurs que je lui veux apprendre.
Mais pourquoi retracer ces sinistres tableaux ;
Pourquoi troubler la cendre et rouvrir des tombeaux ?
Nos yeux sont fatigués d'avoir vu le carnage ;
Reposons-nous en paix après ce tems d'orage.
Ah ! ce tems de malheur et de calamité
Doit être publié pour la postérité.
Que de tous ces forfaits l'horreur épouvantable
Reste de nos erreurs l'exemple mémorable.

Dans ce tems de malheurs et de divisions,
Tout semblait présager d'horribles factions ;

Vingt-cinq mille brigands que l'intrigue rassemble,
A l'ordre général conspirent tout ensemble,
Criant dans leurs fureurs : *Vive la liberté* !
Croyent tout conquérir jusqu'à l'égalité.
De ces tems malheureux où les discordes naissent,
Raison, justice, honneur, ces vertus disparaissent ;
Et la philosophie éteignant son flambeau,
Sur leurs yeux l'ignorance a placé son bandeau ;
Aux mortels consternés la fureur intestine,
Semble de la nature annoncer la ruine.
Cet amas de brigands poussant des cris affreux,
Semble tout entraîner comme un torrent fougueux ;
Se livrant sans remords à sa fureur brutale,
Jusqu'au palais du Roi porte l'affreux scandale ;
Le tumulte s'accroît, la fermentation
Entretient le levain de la corruption.
Des femmes dans la fange au carnage animées,
De crimes dégoûtans les mains ensanglantées,
Le fer, la pique en main, les yeux pleins de fureur,
Portent dans le palais une horrible terreur.
Aux portes du château sa garde est massacrée,
Et la maison du Roi par ces brigands souillée ;
Le Monarque paraît, et ses traits de bonté
Ont conservé le calme et la tranquillité.

Le cœur de ce bon Prince est rempli d'amertume,
En voyant sous ses pas ce volcan qui s'allume ;
Le bandeau tombera, il verra son erreur,
Il saura que toujours j'ai voulu son bonheur ;
Ce peuple qui m'est cher, ce peuple qu'on égare,
Saura que de son sang je fus toujours avare.

De ces vils scélérats le char environné
Arrive lentement au Louvre consterné.
Je m'arrête en ce lieu, ma voix faible et débile
Jamais ne chantera comme a chanté Delille (1).

Des hordes de brigands que l'enfer a vomis
De meurtre et de carnage inondent tout Paris ;
J'entends déjà leurs cris, la nature outragée
Ne peut voir sans frémir la victime égorgée ;
Et la fureur traînant un corps ensanglanté,
Semble s'énorgueillir de sa férocité.
Un bruit sourd, précurseur d'une horrible tempête,
Présage en cet instant l'orage qui s'apprête.
Dans son repaire obscur le sanglant tribunal
D'un horrible massacre a donné le signal.
Postérité, jamais tu ne pourras comprendre
Les forfaits inouis qu'a vus l'affreux Septembre !
Je voulais fuir ce lieu pour moi rempli d'horreur,
Lorsque j'entends des cris qu'arrachent la douleur,

Qu'apperçois-je, grand Dieu ! l'horrible cannibale
Venait de massacrer la Princesse Lamballe !
Ce tigre plein de sang sur son corps acharné,
Dieu ! j'en frémis encor dans mon cœur consterné :
Je vis son bras sanglant et sa main criminelle
En arracher le cœur, et sa bouche cruelle (2)
Faisait couler le sang de ce cœur en lambeaux !
Ah ! tout mon sang frissonne à ces affreux tableaux !
Dans ses yeux j'apperçois une barbare joie,
Traînant par les cheveux sa malheureuse proie !

Mais fuyons, s'il se peut, de ces horribles lieux ;
Ecartons pour toujours ces crimes de nos yeux.
J'apperçois la Vertu, cette beauté céleste (3),
Son front plein de candeur portait un air modeste ;
Elle avance en tremblant sous ces sombres guichets
Frappée au son des voix en cherchant les objets,
Dans les mains des bourreaux elle apperçoit son père !
Arrêtez, malheureux, cruels, qu'allez-vous faire ?
Vous allez massacrer un vieillard vertueux.
Ah ! respectez ses jours, seul objet de mes vœux ;
Il a toujours voulu le bien de sa patrie,
S'il faut une victime, arrachez-moi la vie.
Elle est à leurs genoux, parle d'humanité,
Trois fois il la repousse avec férocité,

Lorsqu'un monstre inhumain, cruel antropophage !
Ose lui présenter le plus affreux breuvage.
O spectacle effrayant ! ô moment de terreur !
Leurs insultans mépris augmentent sa douleur.
Vous ne frémissez pas d'outrager la nature ;
Il faut que l'innocent vous serve de pâture.
L'astre du jour pâlit et recule d'effroi,
Pour cacher ces forfaits ô terre ! entr'ouvres-toi :
Déjà le Ciel répand sur eux ses voiles sombres,
Et semble envelopper leur crime dans ses ombres ;
Il cesse de briller sur ce séjour affreux,
Et retourne sur lui son côté ténébreux.
Ah ! pleurons nos malheurs et l'affreuse misère
Que Dieu nous a donné dans sa juste colère ;
Le Ciel est en courroux, l'orage nous poursuit,
L'horizon nous présente une effroyable nuit.

Au moment où le crime exerce ses ravages,
Notre auguste Monarque est accablé d'outrages,
Insulté, surchargé d'humiliations,
Lorsqu'il répand sur nous ses bénédictions.
O jour trop malheureux ! ô comble d'infamie !
La majesté du Roi dans l'opprobre avilie !
O mélange étonnant des cruautés du sort !
De la main d'un bourreau Louis attend la mort !

La mort pour l'innocent n'a rien qui soit terrible ;
Il la voit arriver sans paraître sensible.
Le voilà donc ce jour, ce jour trop malheureux ;
Errèbe, cache-moi dans ton sein ténébreux.
Louis fait ses adieux à toute sa famille,
Pour la dernière fois voit son auguste Fille.
» Mon Fils, si d'être Roi vous aviez le malheur,
Soyez de vos Sujets le digne protecteur ;
De votre jeune cœur la douce bienfaisance
Sera de vos vertus la digne récompense. »
Au milieu des brigands le Monarque porté,
Conserve sur son front un air de majesté ;
Une céleste voix en ce moment lui crie :
Qu'il va monter au Ciel, son heureuse patrie.
On mène à l'échafaud ce Monarque adoré ;
Que dis-je l'échafaud ! c'est un autel sacré
D'où son âme s'envole à la voûte céleste ;
Anges, Divinités, que son trône s'apprête.
Il s'adresse à son peuple en élevant la voix,
Je vous parle aujourd'hui pour la dernière fois :
Dans un gouffre de maux, Français, l'on vous entraîne.
On se presse, on avance, on entend avec peine.
Je pardonne ma mort, elle est de votre erreur ;
Ah ! qu'elle soit pour vous le signal du bonheur.

La rage est dans le cœur du tyran qui l'opprime ;
Et voulant consommer son parricide crime,
Il commande aux tambours le bruit des roulemens (4),
L'écho répète au loin de longs gémissemens ;
La tête du bon Roi sur l'échafaud déroule !
Je crois voir sous mes pas la terre qui s'écroule,
La discorde en fureur allume son flambeau,
Et présage à la France un horrible fléau ;
Nous creusons sous nos pas de profondes abîmes,
Mais nous paîrons bientôt la dette de nos crimes ;
Ces crimes médités par d'infâmes complots,
Détruisent l'harmonie en d'horribles cahos,
Le bon Français toujours au Monarque fidèle,
Regarde avec douleur cette scène cruelle ;
Les monstres profitant de notre lâcheté, (5)
Font, sous un joug de fer, gémir l'humanité,
O France ! ô ma patrie ! ô terre déplorable !
Te voilà sous le joug d'un tyran qui t'accable (6).
Tous les jours on voyait le fatal tombereau,
De victimes chargé qu'il traîne à l'échafaud ;
On force d'applaudir aux actions atroces,
La pitié fut bannie en ces âmes féroces ;
Ces nouveaux lestrigons vomis par les enfers,
A force d'attentats étonnent l'univers :
Le fils dans sa douleur voit égorger son père,
Le même tribunal assassine sa mère ;

Femmes, enfans, vieillards, rien ne fut respecté,
Et l'on vit l'échafaud toujours ensanglanté.

O vous de la fureur innocentes victimes (7)!
J'admire la grandeur de vos vertus sublimes,
Sous le couteau fatal qui du jour vous priva,
Vous avez pu chanter le *Salve Regina.*
Victimes du malheur qui dans un saint asyle
Coulez des jours heureux dans un repos tranquille;
J'entends encor le son de vos plaintives voix,
Et nos cœurs déchirés les répète cent fois;
Mais voyant ces malheurs affliger ma patrie,
Je reconnais de Dieu la main qui nous châtie;
Le vaisseau de l'Etat sans cesse bouleversé,
Des mains des factieux dans l'abîme est poussé;
Ces odieux tyrans enfin, l'osai-je dire,
Inspirent la terreur à tout ce qui respire;
Quels témoins éclatans de cette vérité!
Ah! il n'en est que trop pour la postérité.
La Loire fut long-tems de cadavres chargée (8);
A leur aspect la mer recule épouvantée,
Et tout ce que l'enfer offre de plus hideux,
N'a rien de comparable à ces tems malheureux.
Ils s'abreuvent de sang, et la soif les dévore.
Qui donc ouvrit sur nous la boîte de Pandore?

Mais pardonne, ô mon Dieu ! je ne puis sans erreur
De ton immensité sonder la profondeur.
Aurais-tu donc permis, dans ta juste colère,
Que l'enfer eût produit ces monstres sur la terre !
La vertu par le crime est conduite à la mort ;
Sous le fer meurtrier elle va sans effort.
Le vice voit par-tout accroître son empire ;
Des mœurs et des vertus le règne enfin expire ;
Et foulant sous ses pieds honneur, religion (9),
Porte dans les lieux saints l'abomination ;
L'insidieux mensonge, habile en imposture,
De son poison mortel infecte la nature,
Et méditant toujours sur ses noirs attentats,
Le crime dégoûtant se montre à chaque pas ;
Sous un front sourcilleux la fourbe hypocrisie,
Par ce masque infernal cache la perfidie.
Aux conseils paternels l'enfant toujours rétif,
A ses sages avis cesse d'être attentif,
Et sa faible raison n'ayant plus aucun guide,
Va se précipiter dans un sentier aride.
Ainsi le tronc qui meurt voit mourir ses rameaux,
Et la tige altérée en succombe à ses maux.

Ah ! fuyons s'il se peut, où trouver un asyle ?
Cherchons en quelques lieux un abri plus tranquille ;

De nos yeux écartons ce spectacle d'horreur ;
Dans le fond des forêts cherchons-y le bonheur.
Je cheminais rêvant vers ce lieu solitaire ,
L'astre brillant du jour terminait sa carrière ,
Mes pas sont chancelans dans ces sombres forêts ,
L'ennui , le désespoir ont altéré mes traits ;
Le silence des nuits me glace d'épouvante ,
Des juges assassins j'entends la voix tonnante ,
Où je porte mes pas je crois voir des bourreaux :
Mes regards attristés ne voient que tombeaux ;
Là je veux réfléchir en ma douleur profonde ,
Je fais ces faibles vers sur le malheur du monde ;
Mais pour les enrichir de sons harmonieux
Je n'ai point recherché dans des tems fabuleux ;
Je n'ai point descendu dans le fond du Ténare ,
Pour peindre le malheur de ce siècle barbare ;
Si je pouvais me rendre en ce gouffre infecté
J'irais plonger nos maux dans les eaux du Léthé ,
Là j'oublierais le crime au fond des noirs abymes
Encor tout dégouttant du sang de ses victimes.

J'éloigne mes regards de cet antre infernal ;
Et parcourant en paix les plaines du Cantal ,
J'admire avec plaisir ces fertiles campagnes ,
Et ces nombreux troupeaux au penchant des montagnes ;

Habitans des hameaux je chéris votre sort ;
Le regard vers les Cieux vous attendez la mort :
Assis sous des berceaux, entourés de verdure,
Vos plaisirs les plus doux sont la simple nature ;
Le remords déchirant n'est point dans votre cœur,
Au sein de vos enfans vous trouvez le bonheur ;
Méprisant les grandeurs et ces vaines chimères,
Vous vous trouvez heureux sous le toît de vos pères.
Spectacle ravissant ! ô jour délicieux !
Si tu charmes mon cœur, tu réjouis mes yeux.
Heureux celui qui peut, en ce lieu solitaire,
Philosopher en paix dans son humble chaumière ;
Ses yeux du doux printems admirent les beautés,
Où le Soleil reprend ses rayons argentés :
Les ondes et les zéphirs répandent un doux murmure
Qui nous fait en silence admirer la nature.
Ah ! si de nos cités tu voyais les malheurs !
Sans doute sur nos maux tu verserais des pleurs ;
Mais je vais m'enfoncer dans ces retraites sombres,
En attendant qu'Achlys me cache dans ses ombres.

Lorsque fuyant le monde et déplorant son sort (10),
J'apprends que l'on conduit le tyran à la mort :
Je crois toucher au jour d'une brillante aurore ;
D'autres nouveaux malheurs sous nos yeux vont éclore :

Ce n'est plus l'échafaud, une autre faction,
Renouvelle l'horreur de la proscription.
Dans un désert affreux, sous la Zône torride,
Où des marais fangeux la vapeur homicide
Fait périr par milliers les Français malheureux,
N'ayant pu supporter cet exil rigoureux;
Profitant de nos maux, l'orgueilleuse Angleterre,
Accumule sur nous les malheurs de la guerre:
L'Aigle du fond du Nord, ce terrible Vautour,
Sur nos membres sanglans se repaît à son tour;
Le Français courageux combat cette Aigle altière;
Le coup mortel l'atteint, elle est sur la poussière:
Ces guerriers valeureux au milieu des combats,
Méprisent les dangers et bravent le trépas.

O vous! calculateurs des malheurs de la guerre!
Qui pour vos intérêts la croyez nécessaire;
Consultez, s'il se peut, le fond de votre cœur;
L'humanité vous dit que vous faites erreur:
Accourez, regardez ces villes embrâsées,
Des femmes par lambeaux sous leurs toîts écrasées,
Dans ce carnage affreux des milliers d'habitans,
Leurs membres dispersés sous ces débris fumans:
L'homme humain doit gémir d'un fléau si terrible.
Comment à ces tourmens ne pas être sensible!

Quel œil assez hardi pourrait voir sans effroi
Ce malheureux qui crie : ayez pitié de moi !
Ces cris entre coupés et ces voix expirantes,
Que l'on entend sortir de ces voûtes fumantes ;
Les foudres souterrains de ce cahos fatal,
Sarragosse élancé de ce gouffre infernal :
Des bords de la Dwina jusqu'aux rives du Tage ;
Ainsi que sur le Nil, a porté le ravage.

Paisibles spectateurs, intrépides esprits,
De vos frères mourans regardez les débris ;
Sous ce Ciel rigoureux, aux champs de Moscovie ;
Le cruel Aquilon soufflant avec furie,
Terrasse les Français dans ces climats glacés,
Restés dans les déserts, l'un sur l'autre entassés ;
La fatigue, la faim, la soif, la maladie,
Terminent en ce jour sa déplorable vie ;
Et ces braves Soldats de leur pays exclus,
Regrettent leurs parens qu'ils ne reverront plus.
Contemplez les débris de cet affreux ravage,
Où des corps mutilés expirent pleins de rage.
Arrêtez vos regards sur ces vastes tombeaux :
Quel spectacle effrayant ! quels horribles tableaux !
Des cadavres épars restés sans sépulture,
Leurs membres par lambeaux font frémir la nature !

La mère au désespoir réclamant ses enfans,
Seul appui qui lui reste au bord de ses vieux ans.
Regardez l'innocence entre les bras du crime,
La pâleur de la mort, la peste, la famine,
Qui ferment le cortège en ce séjour d'horreur,
Peignent en traits hideux la rage et la douleur...
Une épaisse vapeur monte vers le nuage
Pour dérober au Ciel un si triste assemblage;
Que d'angoisses, de pleurs et de gémissemens!
Non, il n'exista point de plus affreux tourmens;
La nature en ce jour n'étale que souffrance,
Le sang des malheureux coule avec abondance.
Paix, doux présent du Ciel, digne objet de mes vœux!
Inspire à mes accens des sons mélodieux;
Pour chanter tes bienfaits ma muse est trop stérile,
Que n'ai-je le pinceau d'Homère ou de Virgile!
Que ne puis-je parler un langage divin,
De Plutarque ou Tacite emprunter le burin!
Hélas! peut-être un jour une autre destinée
Ramènera vers nous l'heureux retour d'Astrée!

NOTES.

(1) A l'époque où j'écrivais, je ne connaissais que M. Delille qui eût fait un Poème sur ce sujet. J'avais fini ce petit Ouvrage, lorsque parut le martyre de Louis XVI, et la captivité de S. Louis II, par M. Loiseroles.

Mes yeux fixés sur eux ont pu les admirer,
Mais mon génie obscur n'a pu les imiter.

(2) Je vis son bras sanglant et sa main criminelle
En arracher le cœur, et sa bouche cruelle
Faisait couler le sang de ce cœur en lambeaux.

On a rapporté qu'un de ses Cannibales, après avoir arraché le cœur de l'infortunée Princesse, l'avait déchiré entre ses dents.

(3) Elle avance en tremblant sous ces sombres guichets,
Frappée au son des voix en cherchant les objets.

Mademoiselle de Sombreuil se jette aux genoux des assassins, cherche à les fléchir en leur parlant le langage de l'humanité. On rapporte qu'un de ces antropophages lui avait imposé une condition affreuse, celle de boire un verre de sang si elle voulait sauver les jours de son père. Cet exemple de pitié filiale sera un monument pour la postérité.

(4) Il commande aux tambours le bruit des roulemens,
L'écho répète au loin de longs gémissemens.

Au moment où le Roi voulut parler, celui qui commandait la force armée fit exécuter un roulement des tambours, afin d'étouffer la voix de l'infortuné Monarque.

(5) Je ne prétends inculper personne. Il en est beaucoup qui, entraînés par le torrent, auraient bien voulu rétrograder.

(6) O France! ô ma patrie! ô terre déplorable!
Te voilà sous le joug d'un tyran qui t'accable.

Je veux parler du tyran Robespierre.

(7) O vous de la fureur innocentes victimes,
En allant à la mort par des efforts sublimes.

Les Carmelites de Royal-Lieu, près Compiègne, eurent le courage de chanter le *Salve Regina* jusques sous le couteau fatal qui termina leurs jours.

(8) La Loire fut long-tems de cadavres chargée;
A leur aspect la mer recule épouvantée.

On a su les horreurs que Carier fit commettre à Nantes, et combien de victimes furent sacrifiées au moyen des bateaux à sous-pape.

(9) Et foulant sous ses pieds honneur, religion,
Porte dans les lieux saints l'abomination.

On a renversé et profané les objets les plus sacrés.

(10) Lorsque fuyant le monde et déplorant son sort,
J'apprens que l'on conduit le tyran à la mort.

Chute de Robespierre.

PRÉCIS HISTORIQUE

SUR L'ORIGINE ET L'UTILITÉ

DES PERRUQUES.

L'ORIGINE des Perruques se perd dans la nuit des tems. La nécessité et le désir de plaire ont donné naissance à cette agréable et utile invention. Il y a plus de deux mille ans que les peuples policés d'Europe et d'Asie en ont fait usage. Mais on aura de la peine à croire qu'au siècle éclairé d'Auguste, lorsqu'Horace et Virgile charmaient les Romains par leurs immortels Ecrits, ce peuple était persuadé que l'étoile de certaines personnes les condamnait, au moment de leur naissance, à porter Perruque. Le Poëte Manilius, qui florissait alors, parle de cette étrange et bisarre superstition. Elles n'étaient pas non plus inconnues à Carthage, si l'on en croit Suidas et Tite-Live. Annibal, ce guerrier fameux, en avait plusieurs et en changeait souvent pour n'être pas reconnu des Gaulois. L'Empereur Domitien couvrait sa tête chauve d'une Perruque. L'Empereur Othon en portait continuellement à Rome. Les Dames qui avaient grand soin de leur ornement de tête, portaient en général des Perruques. Othon-Sperling le jeune prétend même que les Dames romaines paraissaient rarement en public avec leurs cheveux naturels ; mais presque toujours la tête couverte d'une chevelure artificielle. Ce fut Plautinne, femme de Trajan, qui introduisit à Rome ces Perruques.

Du tems d'Ovide, l'usage des faux-cheveux était si commun, qu'il osa dire que Pallas ayant pris la figure d'une vieille femme, se couvrit les tempes de cheveux blancs pour se rendre chez Arachné; cependant les Dames romaines ne se servaient pas de faux-cheveux pour paraître plus âgées, comme le fit la Déesse de la Sagesse; mais, au contraire, pour se rajeunir et se rendre plus agréables. C'était les Allemands qui leur fournissaient les plus beaux cheveux à leur goût, parce qu'ils les avaient généralement blonds. Ce n'était pas faire un médiocre présent à une Dame romaine que de lui offrir des cheveux allemands.

Au rapport de Thucidide, les Femmes athéniennes en portaient dont les tresses blondes, repliées sous un réseau transparent, s'y cachaient à moitié pour briller davantage. Hérodien nous apprend que l'Empereur Caracalla, qui vivait au troisième siècle, pendant son séjour sur le bord du Danube, chercha à se faire aimer des Germains, en prenant le costume de ses peuples et en portant une Perruque blonde, conformément à leurs manières. Les Ibères, sous la conduite de Viriatus, arborèrent, dit Appien, les Perruques à longues queues.

Samuel Werner, professeur en théologie, publia, en 1684, un Ecrit sur ce sujet, où il dit qu'une tête chauve est un objet ridicule; qu'une Perruque facilite la transpiration, est nécessaire à la santé. La tête étant la partie du corps la plus susceptible de recevoir les impressions du froid, il en peut résulter, des manques de soin, des inconvéniens fâcheux. Lorsqu'un accident a privé cette

partie de son ornement naturel, il est nécessaire d'avoir recours à l'art. Chez les Grecs et les Romains, la calvitie était un pronostic funeste : une tête chauve, d'ailleurs, donne un air de décrépitude ; une Perruque, adroitement faite, supplée au défaut de la nature, et est inaccessible au torrent des âges : on dirait que le tems, suspendant sa faulx, craint de rencontrer en elle le cheveu de Nissus (1).

Rigoureuse observatrice des lois de la propreté, les cheveux n'y sont admis qu'après avoir subi l'épreuve d'une lessive préalable : on peut donc s'en servir sans répugnance.

Louis XIV les honora de sa royale protection, et le plus beau tems des Perruques fut celui où il commença lui-même à en porter. Son exemple fut bientôt suivi par ses courtisans et ensuite par toute l'Europe. Louis-le-Grand y donna ses soins, en créant, en 1756, quarante charges de Perruquiers suivant la Cour ; et en 1673 il forma un corps de deux cens Perruquiers pour la ville de Paris. Les membres de cette communauté furent portés, en 1760, au nombre de 850 ; mais elle fut dissoute au bout de dix ans, après un fort long procès avec les Coiffeurs des Dames, lorsque ces derniers eurent été déclarés artistes par un arrêt du Conseil du Roi, et furent séparés de la communauté des Perruquiers pour prendre un plus grand essor.

(1) Nissus, Roi de Mégare en Achaye, avait parmi ses cheveux blancs, sur le haut de la tête, un cheveu couleur de pourpre, d'où dépendait, selon l'oracle, la destinée de son Empire.

Louis XIV, et toute sa Cour, portaient les plus grandes Perruques : elles coûtaient jusqu'à mille écus ; les cheveux descendaient par-dessus les épaules sur les hanches et s'élevaient sur le front à plus de quatre pouces de hauteur : elles s'appelaient *un Devant à la Fontange*, du nom d'une maîtresse du Roi alors en faveur. On a conservé le nom de l'artiste qui imagina cette mode, qui fut reçue de toute l'Europe, et qui fit entrer beaucoup d'argent en France ; cet homme se nommait *Binette*. Je crois avoir assez parlé des avantages qu'elle procure, qu'il me soit permis de citer quelques passages d'anciens Auteurs, qui attestent le service qu'ils ont rendu à l'humanité. Ce fut par le secours d'une Perruque que Michol, fille de Saül, Roi des Juifs, sauva la vie à son époux. Ce trait seul suffirait pour immortaliser l'inventeur. Charles II, lorsqu'après la bataille de Worcester ce Prince fut obligé de prendre la fuite, il se coupa les cheveux et prit un habit de paysan ; mais ayant quitté ce travestissement pour s'embarquer à Bristol, il se coiffa d'une Perruque : c'est donc à une Perruque qu'il dut en partie son salut. Si David eût amené la mode des Perruqnes en Israël, le bel et fugitif Absalon aurait-il péri si jeune par la faute de ses cheveux, en dépit du chêne d'Ephraïm, une Perruque lui sauva la vie. Et cette Reine également célèbre par ses charmes, ses intrigues et ses malheurs, fille, sœur, épouse et mère des Rois, infortunée Brunehaut, l'Austrasie l'aurait-elle vue indignement traînée par les cheveux à la queue d'une

cavale indomptée, si sa tête eût porté Perruque ? Je ne t'oublierai pas, aimable Reine d'Egypte, tendre et chaste Bérénice, toi dont la blonde chevelure immortalisée par Callimaque et Catulè, passa du temple de Vénus-Zéphyride, aux voûtes de l'Empirée, et siége aujourd'hui dans l'Olympe, entre le Lion et la Vierge !

Qu'aurait fait dans Alexandrie ton royal Epoux, s'il n'eût eu pour se consoler la Perruque de Bérénice ! Et vous, généreux Polonais, lorsque la hideuse plicca (1) porte dans vos cheveux le désordre et l'horreur, une Perruque vous console.

On voit que ce n'est pas sans titre historique, et sans témoignage respectable, que je tire quelque vanité de faire des Perruques. J'ai d'ailleurs la satisfaction de ne rien laisser à désirer sur la confection de mes ouvrages. Quoique l'origine des Perruques date d'une époque très-reculée, il ne faut pas s'imaginer qu'elles fussent aussi artistement confectionnées qu'à l'époque présente : c'est au tems à perfectionner les inventions.

J'avais publié, par la voie des Journaux, une partie de ces recherches historiques, que j'ai augmentées et corrigées, afin de les placer à la fin de ce petit Ouvrage; profitant de cette circonstance pour annoncer aux personnes qui m'honorent de leur confiance, qu'ayant changé de domicile, ma demeure est sur le port, n°. 10, entre les rues de Fontenelle et du Vieux-Palais, où je continue d'exercer mon état comme par le passé.

---

(1) Plicca, maladie des cheveux.

Legal